

Les Chiens Nous Dresseront

Cocherel 1364. La naissance d'une nation.

Godefroy Ségol
Adaptation Julien Gauthier
Création au Tnp



Théâtre du Lyon

Juliette Rizoud : Jeanne (la femme et la mère), Michault le Forestier, Jean de Viennes, Jean de coflans, le 4ème garde, Le 1er Breton.

Laurence Besson : Pierre de Sacquenville, Hugues Aubriot, Houssaye, le 1er garde, un soldat Navarrais.

Clémentine Verdier : Blanche de Navarre, Le Comte d'Auxerre, Jean Jouel, Coupe Gorge, le premier cavalier, La Vie.

Damien Gouy : Enguerrant de Hesdin, Goyon de Matignon(sauf ds la scène du pont de l'Arche), Le captal de Buch, Eustache Deschamps, Robert Duguesclin, Robert de Clermont, le 3ème garde, Le 2ème Breton.

Julien Tiphaine : Bertrand Duguesclin.

David Mambouch : Etienne Marcel, Guillaume de Dormans, Scott, Lomet, L'espion, le 2ème cavalier,

Clément Morinière : Charles V, Roland Dubois, Le héraut, Goyon(uniquement ds la scène du pont de l'Arche), Le seigneur Breton.

Olivier Borles : Le narrateur, Philippe le Hardy, Arnaud de Cervolle,

Le Narrateur : Un homme au fond d'un trou. Les parois sont raides. Il essaye d'escalader. Rien. Il s'épuise. Surgit alors d'en haut un homme. Il relève l'épuisé, tend ses mains en marche pied.

Le premier homme se hisse hors du trou. D'en haut, il questionne l'homme :

- **Et vous?**

- **Ne t'occupe pas de ça. Va ! Et n'oublie pas trop vite.**

Le Narrateur : Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Ceux qui savent ne savent rien, ceux qui ne savent rien ne savent rien ne comprennent rien, font de l'histoire un endoctrinement de causes à effets.

Pourquoi a-t-il fait cela ? Pour lui, pour rien, comme ça, pour un homme qui l'a regardé un jour, qui l'a regardé vraiment, dans les yeux, dans le coeur, et qui lui a dit merci, pas de bâton, pas de dédain pas de dégoût, juste merci, voilà peut-être pourquoi et faut peut-être pas chercher plus loin.

Pourquoi a-t-il fait ça ? Il fonce tête la première, les blessures se comptent par dizaine sur son corps, il ne les évite pas et qui pleure pour elles, qui pleure pour toutes celles qu'il reçoit ? Il se tait. Il s'est tu, est mort sans rien avoir dit.

Ses chiens de guerre sont morts également, tombant sur la terre chaude de sang ou dans la misère des fanges sans rien avoir dit, fidèles bâtards du seigneur de guerre.

Il est là, devant vous, devant le monde, silencieux comme un homme qui est homme se doit d'être.

Les mots sont pour la farce, pour le faux, l'homme qui parle est un singe jouant au dieu.

Lui se tait, les flèches pleuvent, il ne dit rien, attend impatiemment qu'une le pénètre, là à l'endroit du coeur, là où tout s'arrête pour de bon.

Regardez ! Il déchaîne la haine, il déchaîne le fer, il déchaîne les vies en un tourbillon qui devrait l'emporter, lui aussi voudrait mourir broyé, n'avoir jamais existé, annihiler son corps.

Il prie chaque soir, comme un démon, comme un enfant, il prie chaque soir depuis qu'il est enfant pour n'avoir jamais existé, il prie et saigne pour que sa mère ne l'eut jamais vu, jamais sortie de son con, il aurait fallu un autre un autre que lui, beau, intelligent, bien fait, pas lui, n'être jamais venu voilà une prière, n'être jamais venu.

Tenez, On vous raconte que des gens font des choses pour des causes, des choses pour des idées, des idées hautes, il y en a même qui vous disent qu'ils font des choses pour les autres, c'est beau, c'est bien, c'est l'histoire paraît-il, alors croyez bien que la nôtre est plus simple, notre homme, celui qui est lié à notre histoire, à une bataille, à notre nation, notre homme était plus simple que cela, il se taisait, ne disait rien mais vous le verrez, il faisait tout pour lui, pour lui, pour une chose, pour mourir.

Mais voilà pour qui veut mourir la vie est scélérate, elle punit sévèrement ceux qui l'aiment et punit sévèrement également ceux qui la détestent. Elle n'a de douceur que pour ceux qui ne la considèrent en rien, qui pour un grade et un titre sont près à tout, regardez, vous en verrez, vous en connaissez, mais pour notre homme, en tout cas, la vie fut sévère car elle lui fut très longue.

C'est lui que nous allons chanter ce soir, c'est son bras que banderont nos vaillants comédiens, son destin que tracera notre récit, notre histoire.

Nous sommes en 1364, au beau milieu de la guerre de cent ans, Jean II le Bon

vient de mourir en captivité à Londres, son fils Charles n'est pas encore roi et deux autres hommes réclament la couronne, Edouard, roi d'Angleterre et Charles le Mauvais, roi de Navarre :

L'enfance du preux.

Le Héraut : Bertram Claquin ? Bertrand Claquin ? Je cherche Bertrand Claquin ! Bertrand Claquin !

La Servante : C'est un garçon, Jeanne, c'est un garçon. Ton premier enfant est un garçon.

Jeanne : Un fils, mon dieu. Merci mon dieu ! Un fils ! Montre-le-moi, je veux le voir.

Jeanne : Ha ! Qu'il s'en aille, c'est pas moi, va-t'en, je veux plus voir ça, un fils ce n'est pas ça, un enfant ce n'est pas ça ! Robert ! Robert !

Robert : Que se passe-il ?

La Servante : L'enfant, c'est l'enfant !

Robert : Est-il mort ?

La Servante : Malheureusement non ! C'est l'enfant du diable !

Robert : Emmenez-le ! Qu'elle ne le voie jamais ! Débrouillez-vous !

La Servante : Mais, comment doit-on l'appeler ?

Robert : Faites le baptiser Bertram.

Robert : là, là... Ce n'est rien...

Jeanne : Je voudrais qu'il fût mort...

Le Héraut : Bertram Claquin ? Etes-vous Bertram ?

Du Guesclin : C'est moi.

Le Héraut : J'ai un message pour vous. Votre mère est morte, il y a quelques jours.

Une fièvre violente...

Elle a laissé un testament, mais votre nom n'y apparaît pas. Donc toute affaire est réglée. Je devais juste vous prévenir.

Du Guesclin : Puis-je aller la voir. Enfin, aller la regarder...

Le Héraut : J'ai cru comprendre que cela n'était point souhaité.

Du Guesclin : Roland ! Lomet ! Goyon !

Lomet : Bertram ?

Du Guesclin : J'ai entendu dire que des Anglais se rassemblaient en Normandie. Que les gars se préparent. Nous partons ce soir.

Le Narrateur : J'avais 12 ans quand je découvris ces mémoires à trois balles, Les Racines amères de José Vincent Ortuno, mercenaire, tueur à gages, homme violent et enrage 1938 pendant la guerre d'Espagne

“Prenez garde. Si les hommes de demain détruisent, c'est parce que les enfants d'aujourd'hui sont malheureux.

L'enfant ressemble à un vase de cristal. Si tu le frappes trop fort, il est détruit à jamais et si tu essayes de ramasser les morceaux, tu risques de te couper. “

Le Narrateur : La Conciergerie, Paris. Nuit du 9 Mai 1364 :

Le cauchemar de Charles V.

Charles V : On entend des coups sur une porte, ça tambourine, un peu, puis de manière plus violente.

Premier garde : Ouvrez, messire !

Deuxième garde : Seigneur, ouvrez !

Etienne Marcel : Ouvrez les portes !!!

Charles V : Il y a moi : le dauphin Charles V , le maréchal de Champagne Robert de Clermont et Jean de Conflans maréchal de Normandie.

Robert de Clermont : Messire, restez derrière nous. Quoi qu'il arrive, ils n'oseront rien attenter sur nos personnes.

Charles V : Bruit étourdissant d'une foule ébranlant fortement une porte. La porte cède. Les deux panneaux s'ouvrent violemment. Une foule de gens en armes envahissent la pièce.

Les gardes : Morts aux traîtres !

Jean de Conflans : Comment osez-vous pénétrer ainsi chez le prince de France ?

Etienne Marcel : Taisez-vous Robert de Clermont !

Jean de Conflans : Comment osez-vous vous adresser à moi !

Robert de Clermont : Arrière ! Sortez !:

Etienne Marcel : Taisez-vous Jean de Conflans !

Robert de Clermont : Sortez ! Sortez immédiatement, vous êtes devant le régent de France !

Etienne Marcel : Robert de Clermont et Jean de Conflans, vous êtes décidément toujours là où vous ne devriez pas, entre le prince et nous. Qui êtes-vous pour nous donner des ordres ! Qui êtes-vous ! Que possédez-vous ! Pour régner, il faut

posséder. Vous n'avez plus rien ! Vous et toute la noblesse française ! Vous pillez sans aucune vergogne le fruit de notre travail et vous êtes incapables de nous protéger comme il se doit ! Je suis Etienne Marcel, je suis le prévôt des marchands ! Paris vit grâce à nous ! Paris c'est nous ! Je prends dès l'instant le contrôle du royaume !.

Premier garde : Mort aux traîtres !

Jean de Conflans : Ce royaume n'est pas que marchands ! Un royaume ne peut-être constitué que de marchands ! Etienne Marcel, agenouillez-vous face au dauphin, il est votre régent et sera votre roi !

Deuxième garde : Mort aux traîtres !

Charles V : Des hommes d'armes se jettent sur les deux maréchaux, les désarment facilement compte tenu de leur nombre, et les égorgent, devant moi. Leur sang m'éclabousse mais je ne dis rien. La foule se presse autour de moi, menaçante.

Deuxième garde : Prenez la messire. Prenez.

Troisième garde : Ha ha ha ! il ose pas le roi !

Premier garde : T'as peur de prendre une arme mon sir.

Quatrième garde : Une épée, c'est fait pour les rois.

Deuxième garde : Mais pas pour toi.

Troisième garde : T'es p't'être pas un roi mon sire.

Charles V : Je regarde l'épée, mais ne dis rien, ne fais rien. Etienne Marcel pose sur ma tête un bonnet rouge et bleu.

Etienne Marcel : Vous voyez, il est des nôtres désormais !

Troisième garde : Regarde, Charles ! Fais comme nous : travaille !

Premier garde : Tu peux commencer par vendre cette viande !

Deuxième garde : Par vendre cette viande !

Les gardes : Par vendre cette viande ! par vendre cette viande ! Ha ! Ha ! Ha !
Ha !

Charles : J'étouffe ! Mon bras me fait souffrir ! Une arme ! Qui est là ? Je ne pourrais plus tout contenir ! Je dois être Roi ! Roi de quoi ? Roi de qui ? Qui est là ? Dois-je faire tout, me lever, me redresser, prendre sur mon dos ceux qui souffrent, arrêter de mes bras Navarre, et Edouard, me relever, et relever le royaume avec moi ? Qui est là ? C'est toi Philippe, mon petit frère ? Tu as une arme toi ! tu en as une ! Sors là ! Ils sont là ! ça recommence, toujours Etienne Marcel, la devant moi...

Philippe le Hardi : Chut ! Réveil toi, tout cela est fini. Tu as vaincu Etienne Marcel. Tu as repris Paris depuis plus de 3 ans maintenant. Et on a besoin de toi. Toi seul peut tout reconstruire. Chut Charles... Mais qu'est-ce que tu as ? tu saignes ?

Charles : Mon nez, je saigne du nez

Philippe le Hardi : l'homme dont je t'ai parlé est là, je l'ai amené avec moi. Il faut que tu le vois. C'est un homme d'esprit. Il s'appelle Hugues Aubriot. Il est comme toi, il ne cesse de lire, de lire tout, de lire des choses incompréhensibles comme ton Aristote. Il est en ce moment avec De la rivière. Il a dirigé Dijon comme personne n'avait su le faire. Il pourra t'aider pour Paris et pour le royaume.

Charles : Fais-le entrer.

Le Narrateur : A chaque fois que je prends le temps de lire Aristote, Spinoza ou Levinas, s'ouvre une porte que je n'avais même pas remarquée. À la lecture d'Aristote, Charles V fut le premier souverain à comprendre qu'avant le roi, il y avait la loi. Et qu'avec cette loi, il y avait une responsabilité, la responsabilité de l'autre.

« On pense que l'homme véritablement apte à diriger la cité consacre, plus que quiconque, ses efforts à faire régner la vertu. Il désire en effet faire des hommes de bons citoyens, dociles aux lois. Car ce que nous nous proposons de rechercher, c'était le bien de l'individu et le bonheur de l'individu. Quand nous parlons du mérite chez l'homme, nous parlons non de celui du corps, mais de celui de l'âme et nous appelons bonheur l'épanouissement de l'activité de l'âme. S'il en va ainsi, il faut évidemment que l'homme politique connaisse de quelque manière ce qui concerne l'âme. »

Ethique à Nicomaque. Aristote.

Le Narrateur : On entend des chevaux. Passent deux hommes qui répandent de la poussière.
Jean de Grailly, le Captal de Buch.

Le Narrateur : Un énorme promontoire sur lequel nous retrouvons Jean de Grailly, Jean Jouel, Robin Scott et Pierre de Sacquenville.

Jouel : Droit devant Paris.

Scott : Paris à 30 ou 40 lieues au plus.

Jouel : Le jeune coq n'osera pas venir à notre rencontre, Charles ne sait pas même tenir une épée.

Sacquenville : Paris est là devant nous !

Le Captal : La France n'a plus de seigneur à nous opposer, plus de chevalerie. Nous les avons laminés depuis plus de 30 ans.

Scott : Et la peste a fait le reste.

Le Captal : La route pour Paris nous est ouverte.

Sacquenville : Il paraît que Charles doit partir se faire sacrer à Reims.

Le Captal : Avec un peu de chance et de célérité nous pouvons même empêcher ce sacre.

Scott : Les 6000 archers du roi Edouard arrivent de Calais et doivent nous rejoindre à Evreux.

Jouel : Et face à nous, personne ! Et pour nous commander, vous, le plus grand capitaine de guerre, vous, Jean de Grailly !

Le Captal : Que pourrais-je faire sans vous, toi Jouel, toi Sacquenville. Vous avez choisi le bon camp. Et toi, Scott, mon bon Robin, mon frère de crimes...

Sacquenville : Messires, à Paris !

Le Captal : Toi (au Narrateur), va prévenir Navarre que d'ici peu, France sera à lui !
Va !

Le narrateur : Et l'on entend, provenant de l'armée en marche, crier par 6000 poumons :

Tous et le narrateur : Navarre, Navarre !

Du Guesclin : Roland ! Lomet ! Goyon !

Michault : Bertram ?

Du Guesclin : J'ai entendu dire que des Anglais se rassemblaient en Normandie. Que les gars se préparent. Nous partons ce soir.

Le Narrateur : Cris d'aveugle.

L'œil tué n'est pas mort
Un coin le fend encore
Encloué je suis sans cercueil
On m'a planté le clou dans l'œil
L'œil cloué n'est pas mort
Et le coin reste encor

Rouge comme un sabord
La plaie est sur le bord
Comme la gencive bavant
D'une vieille qui rit sans dent
La plaie est sur le bord
Rouge comme un sabord

Je vois des cercles d'or
Le soleil blanc me mord
J'ai deux trous percés par un fer
Rougi dans la forge d'enfer
Je vois un cercle d'or
Le feu d'en haut me mord

Bienheureux le bon mort
Le mort sauvé qui dort
Heureux les martyrs, les élus
Avec la vierge et son jésus
O bienheureux le mort
Le mort jugé qui dort

Pardon de prier fort
Landes jaunes d'Armor
Mes yeux, deux bénitiers ardents
Le diable a mis ses doigts dedans
Pardon de crier fort
O ciel défunt d'Armor

J'entends le vent du nord
Qui bugle comme un cor
C'est l'hallali des trépassés
J'aboie après mon tour assez
J'entends le vent du nord
J'entends le glas du cor »

Les Amours Jaunes. Tristan Corbière.

Trombone

Ministère de France.

Jean de Vienne : Nous n'atteindrons jamais Reims ! Je ne parle même pas de revenir après le sacre sur Paris ! Une armée se présente, il faut aller la combattre, nous ne pouvons tourner talon ! Cela serait forfaiture ! Sommes-nous des lâches ! Sommes-nous des pleutres !

Le Comte d'Auxerre : Qui ? Avec quelle armée ? Vous voulez aller combattre, mais avec quels hommes ? Dites-le moi ! Navarre a Edouard avec lui ! Nous devons répondre à cette attaque militaire par une attaque politique ! Charles a besoin d'une légitimité absolue ! Charles a besoin d'être roi ! Le couronnement avant tout ! Nous ne pouvons nous passer de ce sacre !

Hugues Aubriot : Quelle misère ! Vous voulez donc la fin de ce royaume ! Sommes-nous devenus incapables ? Ne pouvons-nous guère prendre les armes et fondre sur ces fâcheux !

Le Comte d'Auxerre : Vers l'Ouest, c'est se jeter dans la gueule du loup ! Mais aller vers l'Est revient au même ! Ne faut-il pas mieux périr roi que périr régent ?

Guillaume de Dormans : Rien ne peut-être fait sans le commandement d'un souverain ! Charles doit se faire sacrer !

Eustache Deschamps : Messires ! Allons messires ! Calmez-vous !

Jean de Vienne : Si Charles ne prend le commandement des armées, qui le fera ! Qui formera le gros des troupes si le roi n'est pas là ? Il faut y aller, il faut aller se battre et le roi doit être au-devant de son armée !

Guillaume de Dormans : Au-devant de quoi ? Un roi vraiment roi serait un bien meilleur coup. Ils n'oseront peut-être plus toucher un roi ! Il faut la couronne, la couronne avant tout !

Eustache Deschamps : Un à la fois messires ! Esprits qui s'échauffent ne font pas bonne politique ! Faut-il forcément une armée pour se battre ? Rassemblons tout le reste de la chevalerie ! Rassemblons tous les vaillants ! Nous pouvons une fois pour toute les bouter hors de France !

Charles V : Voyez-vous cette femme ?

Eustache Deschamps : Où, sir ?

Le Comte d'Auxerre : Quelle femme ?

Charles V : Ce froid !

La Mort : Entends-tu Charles ? La terre se soulève. Tu me regardes. Tu le sens, tu me vois, tu le sais, tu ne m'aimes pas, tu as peur de moi, tu as peur de tout et surtout des armes qui se dressent en ce moment contre toi. Toi, Charles, tu vis. Écoute ! Écoute ! la terre se soulève ! Eux sont morts déjà mille fois ! Dès le premier souffle ! Eux sont morts déjà mille fois ! Nul bras, nulle étoffe ne les a réchauffés, nul pain, nul vin ne les a sustentés. Ton père le roi Jean ne les voyait même pas. Et toi quand tu les vois... Écoute Charles ! Ils sont la lie ! Ils sont sortis des forêts obscures ! Écoute Charles et voit ! Ils sont pour la plupart étrangers à ton royaume ! La misère les a élevés. Je les côtoie depuis leur premier cri, le premier cri pour tous est une gorgée de vie, pour eux, ce cri, ce premier cri n'était qu'une détresse ! Faut-il qu'ils fassent ce que vous ne savez plus faire ? Dépêche-toi ! Dépêche-toi Charles ! Ils ne tiendront pas longtemps ! Ce ne sont que des hommes, ce ne sont que de pauvres hommes. Dépêche-toi ! Trouve ! Trouve ! Donne un sens à tout ça ! Ils ne pourront tenir éternellement ! Dépêche-toi !

Jean de Vienne : Sire ! levez le reste du ban et allons défier Navarre ! Sinon, ses armées vous empêcheront d'atteindre Reims. Vous ne serez pas sacré, et... Je n'ose penser au reste.

Eustache Deschamps : Vous parlez de quelle armée ? Regardez-vous messieurs ! Je

ne vois ici que troubadours, philosophes et financiers. Combien d'hommes le roi peut-il lever ?

Hugues Aubriot : Et bien, en trois jours, nous pouvons rassembler, disons, 2000 lances, c'est-à-dire à peu près 6000 hommes.

Le comte d'Auxerre : 6000 hommes, comme moi, jeunes et inexpérimentés. Dois-je rappeler que l'ensemble de nos frères, vaillants chevaliers sont morts à Crécy et sont morts à Poitiers.

Eustache Deschamps : Près de quarante années de défaites et désolations.

Le comte d'Auxerre : Charles doit impérativement se faire couronner. Il doit aller à Reims. Et avec tout ce qui reste de son armée.

Jean de Vienne : Mais Auxerre ! Nous n'arriverons jamais à Reims !

Guillaume de Dormans : Puis-je vous rappeler que Charles dauphin n'a pas plus de légitimité que Charles de Navarre !

Jean de Vienne : Quoi !

Eustache Deschamps : Calmez-vous ! Je crois, comme Auxerre que notre roi doit aller au plus vite à son sacre mais il faut gagner du temps. Un peu de temps. J'ai entendu dire, qu'un capitaine Breton mettait à mal les troupes de Navarre depuis des mois en Normandie.

Le comte d'Auxerre : Exact. Il s'agit de Bertrand Duguesclin, un capitaine de guerre.

Jean de Vienne : Peut-être, mais vous parlez d'un mercenaire, d'un paysan armé.

Hugues Aubriot : De surcroît, il n'est pas Français.

Jean de Vienne : Nous parlons d'une bataille. Navarre a de Grailly, ce tristement célèbre Captal de Buch, nous devons envoyer notre chevalerie pour le contrer.

Eustache Deschamps : Sire, payez-vous un nommé Bertram Du Guesclin.

Charles V : Qui ? de qui parlez-vous ?

Hugues Aubriot : Nous payons de Cervolle. Pas Duguesclin.

Eustache Deschamps : Quelqu'un peut-il alors me dire pourquoi cet homme enlève forteresse après forteresse, Anglaises ou Navarraises depuis des mois pour le royaume de France ?

Jean de Vienne : Vous parlez de la lie ! Ces routiers sont de toute façon tous des bâtards, des criminels !

Hugues Aubriot : Envoyons notre chevalerie.

Charles V : La lie avez-vous dit ? Nous allons à Reims. Vite ! Le plus vite possible. Avec l'armée Française. Philippe, mon petit frère, tes Bourguignons veulent-ils marcher pendant ce temps sur la Normandie.

Guillaume de Dormans : Mes armées sont tiennes, Charles.

Le comte d'Auxerre : Nous sommes peu. Mais sire, nous les retiendrons.

Guillaume de Dormans : Je suis bien jeune pour une telle bataille, mais je ferai de mon mieux.

Eustache Deschamps : Cousin, de la Rivière et Hugues Aubriot vous épauleront et seront à vos côtés.

Charles V : Auxerre ! Votre fidélité vous honore. Rejoignez toutes les troupes qui se seront vaille que vaille assemblées là-bas. Et voyez sur place. Voyez qui doit au mieux mener cette bataille. Ne vous y obligez pas si cela vous semble impossible. Les temps ont changé. Depuis bien longtemps. La chevalerie est morte. Ils combattent désormais pour tuer. Voyez sur place ce que bon est à faire.

Les espions.

Dubois : Il va falloir que tu te présentes maintenant.

Houssaye : Joue pas à ça.

Michault : Qui es-tu ?

Coupe Gorge : Tu nous observais.

Houssaye : Pour qui observais-tu ?

Michault : Tes yeux sont à qui, ma caille ?

Dubois : Tu devrais parler. J'en connais qui ont moins de patience.

L'Espion : Je ne suis pas Anglais...

Du Guesclin : Tu sais donc qui je suis.

L'espion : Vous êtes le dogue noir.

Du Guesclin : Et toi tu es Gascon. Quels capitaines sont avec le Captal ?

L'Espion : Jean Jouel. Pierre de Sacquenville...

Houssaye : Sacquenville est Français !

L'espion : Il y en a beaucoup d'autres encore, des Français !

Du Guesclin : Quels autres capitaines ?

L'espion : Le baron de Mareuil, Robin Scott

Du Guesclin : Combien êtes-vous ?

L'Espion : À peu près 12000 hommes.

Du Guesclin : Va dire au Captal de Buch qu'il ne quittera jamais la Normandie. Son corps souillera ce sol. Si je te vois sur le champs de bataille, tu es mort. Va dire au Captal de Buch ce que je viens de te dire ! Tire-toi de là !

Dubois : Bertram, nous ne sommes que 600, ils sont 12000.

Du Guesclin : Ils seront beaucoup moins quand ils nous auront rencontrés.

Le Narrateur : Les Tragiques. Agrippa d'Aubigné.

À longs filets de sang ce lamentable corps
Tire du lieu qu'il fuit le lien de son âme,
Et séparé du coeur qu'il a laissé dehors,
Dedans les forts liens et aux mains de sa dame,
Il s'enfuit de sa vie et cherche mille morts.

Plus les rouges destins arrachent loin du coeur
Mon estomac pillé, j'épanche mes entrailles
Par le chemin qui est marqué de ma douleur.
La beauté de Diane ainsi que des tenailles
Tirent l'un d'un côté, l'autre suit le malheur.

Qui me voudra trouver détourne par mes pas,
Par les buissons rougis, mon corps de place en place,
Comme un vaneur baissant la tête contre bas
Suit le sanglier blessé aisément à la trace,
Et le poursuit à l'oeil jusqu'au lieu du trépas.

Diane, qui voudra me poursuivre en mourant,
Qu'on écoute les rocs résonner mes querelles,
Qu'on suive pour mes pas de larmes un torrent,
Tant qu'on trouve séché de mes peines cruelles
Un coffre, ton portrait, et rien au demeurant.

Les champs sont abreuvés après moi de douleurs,
Le souci, l'ancolie, et les tristes pensées
Renaissent de mon sang et vivent de mes pleurs,
Et des cieux les rigueurs contre moi courroucées
Font servir mes soupirs à éventer ses fleurs.

Un bandeau de fureur épais presse mes yeux
Qui ne discernent plus le danger ni la voie,
Mais ils vont effrayant de leur regard les lieux
Où se trame ma mort, et ma présence effraie
Ce qu'embrassent la terre et la voûte des cieux. [...]

Le Narrateur : Vernon, nord de France, 13 mai 1364 :

Château de Blanche de Navarre.

Enguerran : Pousse-toi ! Ne me touche pas !

Blanche : Cessez !

Enguerran : Madame, je tiens à vous informer que mes hommes et moi-même sommes tenus enfermés dans votre ville. Nous souhaitions y faire étape et nous reposer, ce qui est désormais fait, mais maintenant les portes sont closes et vos hommes ne veulent nous les ouvrir ne serait-ce qu'un instant pour que nous puissions aller à notre gré.

Blanche : Il fait sombre. Voyez-vous, de cette tour, quand je regarde au loin je ne vois plus rien. Jadis, il y avait sur les monts et dans les vallées des villages dont les âtres fumaient. Il y avait des gens que l'on voyait travailler, les blés ondulaient sous le vent. La peste a emporté plus de la moitié de mes gens. La guerre a fait le reste. Voyez-vous mon jeune ami, mes portes closes ne vous enferment pas, elles protègent ma ville et mes gens.

Enguerran : Que je vous comprends ! Et si ma jeunesse trahit mon peu de raison, votre sagesse m'éclairera sur le fait qu'il y a trois jours, vos portes étaient grandes ouvertes pour que nous puissions entrer. Il y a trois jours, peut-être que les blés battaient encore au vent, que la peste n'avait point encore sévi et que de braves paysans travaillaient encore dur pour se retrouver heureux ? C'est vrai, c'est loin il y a trois jours !

Blanche : Il y a trois jours n'étaient pas annoncé dans les parages de nombreux gens armés !

Enguerran : Des gens armés, des gens comme moi, des gens comme mes gens mais que vous avez, portes bâillantes, laissé entrer. N'aviez-vous point peur de nous alors que vous redoutiez des autres ?

Blanche : Vous n'êtes point routiers, soudards ou gens de compagnies. Je ne vous crains pas. Il était mon devoir d'hospitalité de vous accueillir.

Enguerran : Et bien votre devoir va être maintenant de me laisser aller. Je suis jeune, Madame, je suis jeune, mais je vais aller occire quelques soudards, quelques gens du Sud, de l'Ouest, je vais aller occire du chevalier félon. Et détrompez-vous, je

ne suis pas meilleur que ces soudards, il pourrait me venir l'envie de baiser et d'éventrer leurs putains de femmes !

Blanche : Taisez-vous ! Taisez-vous ! Vous parlez à une reine de France!

Enguerran : Je sais qui vous êtes, Blanche de Navarre ! Vous fûtes reine de France ! Vous fûtes ! Moi je suis Enguerran de Hesdin ! Ma famille a bâti le Nord de tout ce royaume. Ma famille accompagnait déjà les rois de France quand la Navarre n'était même pas un duché. Je sais qui vous êtes Blanche de Navarre ! Les bâtards qui arrivent armés à vos portes ne sont pas ceux que vous croyez. Il s'agit des hommes de votre frère et ceux d'Édouard d'Angleterre. Vous fûtes reine de France, mais celui qui doit régner n'est pas votre fils. Charles le dauphin de France sera notre roi. Votre frère va se briser comme un bateau sur des rochers ! Je suis Enguerran de Hesdin ! Et vous allez me laisser sortir !

Blanche : Qui va arrêter mon frère ? Vous ? Charles ? Il est parti vers Reims et ne sait pas se battre ! Croyez bien qu'en vous retenant je vous sauve la vie Enguerran de Hesdin ! Vous êtes brave, vous êtes jeune. Mais la guerre n'a rien à voir avec des tournois. Je préfère vous contraindre et vous sauver la vie que de vous laisser aller à une mort certaine. Ce royaume aura besoin de vous.

Enguerran : De quel royaume parlez-vous donc ?

Blanche : Du royaume que tous soutiennent. Combien êtes-vous à vouloir sauver Charles ? De votre Nord natal, combien vous suivent ? Quels autres ducs, barons ou comtes sont à vos côtés ?

Enguerran : Les bons et les braves sont déjà morts, fauchés à Crécy puis à Poitiers ! Les Anglais sont là, les Navarrais aussi, mais ils sont là sur une terre conquise. Tout nous est pris, nos gens sont pillés jours et nuits. Vous appelez ça un royaume ! Ouvrez vos portes Blanche de Navarre ! Laissez-moi aller retrouver les braves qui vont se soulever !

Blanche : Quels braves ?

Enguerran : Je vais aller retrouver Bertram Duguesclin, le dogue noir ! Il est là avec ses hommes, le dogue noir est là, sur vos terres, dans vos bois. Avec lui ici, votre frère ne parviendra jamais à Paris ! Ouvrez vos portes !

Blanche : Bertrand Duguesclin, le mercenaire ? ce brigand, ce voleur ? Vous, seigneur Français, vous fils de Hesdin, vous allez rallier ce bâtard étranger ? Et vous

qui me parlez de royaume légitime.

Enguerran : Ce bâtard donne à la France tout ce qu'il conquiert. Vous, Blanche de Navarre, vous donnez à l'Angleterre tout ce que vous avez reçu de France. Une dernière fois, faites ouvrir vos portes !

Blanche : Gardes !

Enguerran : Lâchez-moi pourceaux !

Le Narrateur : il se débat, monte sur un parapet et se jette par la fenêtre dans les douves.

Blanche : Fais envoyer un messager à de Grailly. Prévenez le d'une petite troupe bretonne. Leur capitaine est Guesclin. Il n'est peut-être pas une mince affaire... C'est bien la première fois que des loups veulent suivre un rat sorti de l'on ne sait quelle fange.

Le Narrateur : Trois pendus branchés à différentes hauteurs. Corps en sang, mutilés.

Houssaye : Bertram, nous venons de les trouver. Leur corps n'est pas encore refroidi.

Du Guesclin : Quelqu'un sait qui ils sont ?

Houssaye : Pas facile, y'a plus grand chose, leur peau est aussi muette que leur langue.

Michault : Paysans ou soudards.

Du Guesclin : Roland, renvoie des gars aux alentours. Des gens d'armes sont ici. Je veux savoir qui ils sont, combien ils sont et où ils se trouvent.

Dubois : Ils pourraient être autant Français que Navarrais.

Lomet : On dit que Cervolle est dans les environs.

Dubois : Le prêtre de mon cul !

Michault : Cervolle protège les Français en les tuant. Comme ça il est certain qu'il

ne leur arrivera plus rien de grave et de sérieux !

Du Guesclin : Détachez-les !

Houssaye : Les enterre-t-on ?

Du Guesclin : Pas le temps. En route.

Lomet : Sans lui, nous aussi aurions péri comme ça.

Michault : Pour sûr ! Toujours arrivé comme ça, sans prévenir, renonçant toujours à tout pour venir nous tirer de nos petits soucis.

Lomet : Je me souviens, c'était y'a deux ou trois ans, enfin y'a pas très longtemps. Je m'en voulais de m'être fait prendre...
J'allais être pendu.

Le narrateur : Souvenir de Bretagne : seigneur Bretons, hommes d'armes et Lomet...

Récit de la délivrance de Lomet

On met un sac sur la tête de Lomet, on l'attache à une chaise et on commence à le torturer.

Le seigneur Breton : Allez ! amenez-le et ferrez-le tout de suite !

Un 1er Breton : Bouge pas.

Le seigneur Breton : Dépêchez-vous !

Un 2ème Breton : Bouge pas comme un goret.

Le seigneur Breton : Maintenant, on a tout notre temps...

Entre Bertrand.

Le seigneur Breton : Que fait-tu ? Tu es qui ? Attrapez-le. Qui l'a laissé entrer ?

Il en désarme un et le frappe méchamment, l'homme s'écroule.

Du Guesclin : Allez, viens, à toi !

Il les tue tous, assez salement.

Du Guesclin : Tu veux la mort de cet homme.

Le seigneur Breton : Il y a été condamné.

Du Guesclin : Il t'a fait du tort ? Il t'a volé ? Il a tué quelqu'un ? Remarque, je le connais. Il est capable de faire les trois.

Le Seigneur Breton : Cet homme doit mourir.

Du Guesclin : C'est toi qui l'a condamné ?

Le Seigneur Breton : Oui

Du Guesclin : (en tendant sa hache) Alors tue-le toi. Tu le condamnes, tu le tues. Mais regarde, comme cet homme est un homme, pas un arbre que l'on peut abattre sans qu'il ne bouge, il faut bien faire la différence, et bien tue-le, abats-le, mais lui aussi doit avoir une arme. (Il lance à Lomet une épée). Là seigneur, tu as tous les droits. Exécute ta sentence.

Tremblant il s'enfuit avec après avoir lâché la hache.

Du Guesclin : Lomet !

Ils s'embrassent.

Lomet : Je te croyais loin ! En France, avec le seigneur de Villiers !

Du Guesclin : J'aurais pas voulu rater ta pendaison. Mais je crois que je vais devoir patienter encore un peu.

Lomet : On dit qu'on t'a fait chevalier, que tu as pris de l'importance. Tu as le droit de commander des troupes ?

Du Guesclin : Tu vois, on raconte beaucoup de choses. J'aurais pu faire cela si j'étais là-bas. Mais je suis là et je suis rien. Rien du tout comme toi.

Lomet : Tu devrais pas...

Du Guesclin : J'devrais pas quoi ? Allez, viens, Chaperon a été arrêté à Lannion. Ne perdons pas de temps...

Les acteurs reprennent les places de la fin de la scène précédente.

Lomet : Je me souviens, j'allais être pendu...

Dubois : Allez en route, gars ! Il ne nous sauve pas pour qu'on vive mais pour nous faire mourir ailleurs la canaille ! Hâtons-nous, ne le fâchons pas.

Le Narrateur : On découvre des centaines et des centaines d'hommes. Ce sont les Bretons.

L'on entend (Damien) : Pont de l'Arche, Normandie, 14 mai 1364 dans la nuit.

Du Guesclin : Gars ! Les troupes Navarraises et Anglaises marchent sur Paris. Ils veulent demain traverser l'Eure. Ils ne traverseront pas l'Eure. Si Valois n'a plus d'armée, nous serons demain la sienne. Nous allons nous battre. Ils sont nombreux. Nous sommes peu. Mais la guerre appartient à ceux qui la font. La guerre appartient à ceux qui la font avec envie. La guerre appartient à ceux qui tuent et veulent être tués. Nous ne nous battons pour rien ni personne ! Nous ne nous battons pas pour gagner ! Nous nous battons seulement pour nous battre ! Gars ! Ne craignez pas les coups ! Cherchez-les. Ne les évitez point ! Mais vous, frappez plus fort. Frappez plus vite, plus fort et tuez ! Visez la tête et tuez ! Gars ! frères Bretons, que celui qui ne souhaite pas mourir demain soit libre de partir, avec honneur ce soir, maintenant. Mais demain, face à l'ennemi, celui d'entre vous qui fuira ou cessera le combat, je le tuerai de mes mains.

Les troupes : Guesclin ! Guesclin !

Du Guesclin : Goyon !

Du Guesclin : *(se mettant à genoux)* Messire Goyon de Matignon, ce serait pour moi honneur que tu acceptes de porter demain ma bannière.

Goyon : Si tu t'abaisses tant, je vais devoir ramper. Les titres que je porte ne sont rien. Avec tes compagnons de misère, Bertrand, tu nous as ouvert les yeux, tu nous a appris à marcher, à ne plus porter notre épée comme une croix. Ma plus grande noblesse est celle de te servir. Votre bannière ne choiera guère, sire. Quand bien même la mort m'emportera, elle ne pourra guère emporter cette bannière. Je serais

debout, à vos côtés et jusqu'à la fin.

Les hommes : Guesclin ! Guesclin !

Trombone

Choix du coteau de Buch.

Le narrateur : Il y a Jean de Grailly, le captal de Buch, Jouel, Scott et Sacquenville.

Jouel : Nous n'arriverons pas à rejoindre Vernon sans croiser Guesclin avant.

Sacquenville : Nous n'arriverons pas même à traverser l'Eure au guet du moulin avant qu'il ne soit là.

Le Captal : D'ici nous voyons le moulin. Ici nous sommes en haut du coteau. Ici nous sommes ombragés. Nous avons assez de vivres pour tenir pendant de longs jours...

Sacquenville : Vous avez raison. Attendons les ici. Et laissons les s'épuiser en chargeant sur trois lieues ce coteau.

Scott : Mes six mille archers les attendent.

Jouel : Six mille ! nous réitérons Crécy. Ils n'arriveront pas jusqu'à nous. Quatre minutes de montée, quatre minutes ! Cela fait à peu près 100000 traits... 100000 flèches ! Aucun n'y survivra ! N'est-ce pas Scott ?

Le Captal : Et si ils ne chargent pas et attendent que l'on descende de notre promontoire ?

Jouel : Sir ! Ce sont des Français ! Ils chargeront... Ils nous offriront leurs culs à cribler puisqu'ils n'ont point de tête !

Le Captal : Duguesclin n'est pas français.

Jouel : Il est Breton, c'est presque pareil.

Le Captal : Breton... Il n'est pas Breton. Il n'a qu'une nation et c'est celle de la guerre.

Sacquenville : Duguesclin n'est rien ! Il ne commandera pas les troupes françaises.

Les Français n'ont plus de soldats, ils sont devenus comme leur régent, ce dauphin de mes burnes, je l'ai vu, lui, quitter Poitiers avant même que le combat ne commence, je l'ai vu ! Moi Sacquenville, et je suis Français ! Mais pas de ceux là ! Navarre est le roi qu'il nous faut. Les troupes qui viennent à notre rencontre sont des résidus de routiers, de brigands plus habitués à molester des femmes et des enfants qu'à se battre ! Mais ils ne mettront tout de même pas une bouse noire, un bâtard, une racaille à leur commandement. Ils ne s'abaisseront pas à ça !

Jouel : Sacquenville a raison. Il y a Auxerre, le cousin de Charles, il y a de Vienne, et d'Albret ! Ils ne pourront que se mettre à l'avant des troupes ! Eux les princes de France ! Et eux chargeront ! Leurs yeux s'animent aux exploits chevaleresques !

Le Captal : As-tu déjà vu Guesclin ? L'as-tu vu, déjà combattre ? Et toi, Sacquenville ? Et toi, l'as-tu déjà vu ? Nous n'avons pas la France face à nous. Nous sommes l'enfer, certes. Mais il faut croire que l'enfer est une pièce de monnaie. L'enfer est comme toute chose. Il a plusieurs côtés. Et je crains qu'il nous faille demain combattre le pile obscur de notre tendre face. Ne prenez pas à la légère l'homme qui vient à notre rencontre. Et je ne tolérerai aucun manquement à mes ordres ! Aucun ! Ravalez votre fougue ! Ravalez votre idée de victoire facile ! Ravalez...

Jouel : Je ne l'ai jamais vu dans cet état.

Sacquenville : Mais ils sont à peine 7 000. Nous sommes 12 000 et attendons encore des renforts ! Qu'a-t-il ?

Scott : Il vous a posé une question. L'avez-vous déjà vu ? Lui oui. A Dinan. Je l'ai vu aussi, cette fois là. Duguesclin était debout, sans arme face à Canterbury qui le chargeait. Ce fils de pute Breton a désarçonné Canterbury et l'a tué en le frappant de ses poings. Il l'a tué au poing. Sur la gueule. Que sur la gueule. Canterbury était un ami. Pourtant, je ne pus le reconnaître. Il n'avait plus de visage.

Le narrateur : Conciergerie, nuit, intérieur. Charles V et sa femme. Jeanne de Bourbon :

Charles V : Je suis un roi sans couronne.

Jeanne : Tu es un roi sans épée

Charles V : Je suis un roi sans armée

Jeanne : Tu es un roi sans maîtresse. Tu es le roi de ta femme, tu es le roi de la pensée, celui d'un peuple.

Charles : Je suis un roi qui rêve presque d'une république ! Je suis un roi qui ne pense que responsabilité. Pourquoi ne pas jouir de ce que je puis, pourquoi me soucier, me réveiller chaque nuit, te réveiller pour devoir parler. Mon royaume est dévasté.

Jeanne : Tu es le roi qui souffre avec ceux qui souffrent. Je t'ai vu aux pieds des lépreux...

Charles : Je suis le roi des lâches, le roi de la peur, le roi des savants, du vent, de la pierre qui protège du fer, le roi des retraites... Je vais à l'Est quand le danger souffle à l'Ouest. Je devrais aller mourir avec mes hommes... Quels hommes d'ailleurs ? Je devrais aller mourir seul !

Jeanne : Tu irais, Charles, tu irais si tu savais qu'il fallait y aller. Qui est là-bas, qui est celui sur qui tu te reposes ?

Charles : Qui te dit qu'il y a quelqu'un ?

Jeanne : Je l'ai entendu. Qui est-il ? Clayclin ? c'est cela. Tu feins de ne pas le connaître quand tes ministres t'en parlent. Tu peux les tromper, mais tu ne me trompes pas moi, Charles. Je vois dans tes yeux. J'y vois à son évocation de l'inquiétude, mais j'y vois aussi une sérénité que je ne te connaissais pas, un voile doux, un premier rayon de soleil. Claquin est-ce cela, est-ce lui ?

Charles : C'est cela. Duguesclin... J'ai feint devant mes ministres de ne pas le connaître. Quel honneur que de considérer le rien. Cet homme, je l'ai vu. Sur une bataille, on ne voit que lui. Pourtant, mon père ne le regardait pas. Ne le voyait même pas. Ce genre d'homme n'existe pas. Un capitaine de guerre, un capitaine de misère, un Breton.

Jeanne : Va t-il demain te représenter ?

Charles : Demain, après demain, pour des années, des années... me représenter ? Plus que cela. Quand je vis ses yeux, je me vis, moi dedans, je me vis avec tout ce que je n'ai pas. Il est moi en prince, il est moi en roi. Il sort de la glèbe, des taillis et des sous-bois. Il a depuis toujours eu faim, il a depuis toujours eu froid. Il vient maintenant. Il est l'enfer pour les puissants, il est l'enfer pour tous les vivants. Il refuse l'argent, se bat sans ordre et les discute quand il en a.

Jeanne : Pourquoi se bat-il pour toi ?

Charles : Il ne se bat pas pour moi. Il se bat pour rien. Il se bat donc à ma place. Regarde Jeanne ! Regarde ce bras malade et chétif, et bien il m'en pousse un autre. Je le sens. C'est le sien !

Jeanne : Va-t-il contrer Navarre ? Va-t-il gagner ?

Charles : Raisonnablement parlant, cela est impossible. Mais faut-il de la raison pour gagner une bataille ? C'est la raison, qui chaque fois que je devais combattre auprès de mon père, me disait de fuir. C'est la raison de mon père, qui, chaque fois, me demandait également de fuir. Si je devais être raisonnable, je ne mettrais pas la France dans les mains d'un tel homme. Ceci dit, les princes de France, les hommes de mon frère, le choisiront-ils pour mener le combat ? S'ils sont raisonnables, ils ne le feront pas, ils dirigeront la bataille, Auxerre commandera les armées, ou de Vienne, voire d'Albret et tout sera alors perdu.

Le narrateur : Camp français :

Le choix du maître.

Le narrateur : Il y a...

Jean de Vienne : Messieurs ! Ils sont là-haut. Demain, nous allons devoir les déloger. Quel ordre de bataille pour la charge ?

Hugues Aubriot : Auxerre voulez-vous la mener ? Vous êtes prince de France, et cet honneur vous revient de droit.

Guillaume de Dormans : Ils sont là-haut... C'est ça. En chargeant en nombre, demain de très bonne heure, peut-être pourrons nous arriver jusqu'à eux et les

balayer de notre ardeur.

Le Comte d'Auxerre : Je peux peut-être mener cette charge. Enfin s'il s'agit de me tenir devant. Je peux faire ça.

Jean de Vienne : Croyez-vous qu'une charge puisse suffire ?

Le Comte d'Auxerre : C'est encore tendre notre joue à leur archerie. Et cela rend mes arbalètes inutiles. Mais quoi qu'il en soit, je ne pense pas qu'ils descendront de leur plein gré.

Guillaume de Dormans : Il faudra aller les chercher.

Cervolle : Tout dépend de ce que vous souhaitez de la journée de demain. Perdre ou gagner. Charles me paye pour gagner. Si je fais charger mes hommes avec vous messires, ce sera la curie. Nous n'arriverons pas en haut.

Jean de Vienne : Que conseillez-vous Cervolle ?

Cervolle : Je conseille de ne jamais rien engager quand l'issue est incertaine et que la préparation est insuffisante.

Hugues Aubriot : Vous n'engageriez pas le combat.

Du Guesclin : Cervolle n'engage le combat que quand il s'agit de femmes, d'enfants, et de paysans. L'issue lui est alors certaine.

Cervolle : Baise-moi le cul quand tu t'adresses à moi ou à un fils de France, bâtard. Je croyais que les chiens devaient attendre sagement au chenil jusqu'à ce que leur maître les siffle !

Jean de Vienne : Guesclin, que feriez-vous demain, si vous deviez mener la bataille ?

Du Guesclin : Je n'engagerais rien tant que nos ennemis ne soient descendus de leur promontoire.

Le Comte d'Auxerre : Comment les feriez-vous descendre ?

Du Guesclin : Ce n'est pas la bonne question. Ce qu'ils font, feront ou ne feront pas ne dépend que d'eux. Pour ma part, je n'ai qu'une certitude : aucun de mes hommes ne gravira ce coteau.

Hugues Aubriot : Et une fois descendus ?

Du Guesclin : Frapper les plus forts, un coup, un mort et ne jamais céder le moindre pouce de terrain.

Jean de Vienne : Nous sommes deux fois moins nombreux.

Du Guesclin : Ca, c'est leur problème.

Cervolle : De la gueule.

Guillaume de Dormans : Assez !

Jean de Vienne : Guesclin, pourquoi vous suivrions-nous ?

Enguerran de Hesdin : Parce que même seul, il irait. Il le ferait de toute façon sans nous ! Je suis Enguerran de Hesdin et j'arrive un peu tard, mais dieu merci le combat n'a pas commencé, il devait m'attendre !.

Le Comte d'Auxerre : De Hesdin ! Le Nord serait-il avec nous !

Enguerran de Hesdin : Bien sur !

Hugues Aubriot : Combien d'hommes nous amenez-vous ?

Enguerran de Hesdin : Aucun. Blanche de Navarre les retient à Vernon, je suis donc seul, et en petite tenue, je m'en excuse, et suis à pied également. Cela m'aurait été plus compliqué de sauter dans les douves à cheval. Mais je suis là, peu importe comment, je suis là pour me battre sous ses ordres, à lui (il montre Du Guesclin). Princes, soyez raisonnables ! Nous ne savons pas comment vaincre, et nous avons tous hésité avant de venir. Certains pensent même à repartir, Guesclin est là, même seul, il livrerait ce combat. Depuis que je suis enfant, les seuls noms de prises, de faits militaires brillants dont j'entends parler sont les siens. Bertrand Du Guesclin, j'attends vos ordres.

Cervolle : C'est vraiment s'abaisser bien bas pour offrir sa tête à trancher.

Hugues Aubriot : Taisez-vous Cervolle ! Il s'agit d'une bataille ! Pas d'un pillage ! Sinon croyez bien que nous vous demanderions conseil.

Cervolle : Bien, bien ! Guesclin ! Leur as-tu dit qui tu es ! ? Savent-ils qui tu es Guesclin ? Ho c'est vrai, tu ne touches pas aux femmes ni aux enfants. Tu préfères en faire des veuves et des orphelins ! Combien d'hommes as-tu assassinés. Tu achèves les blessés ! Regarde-toi, tu es tout noir bâtard, c'est pour mieux cacher le sang dont tu aimes être éclaboussé ! Leur as-tu raconté qu'on t'a ramené des croisades, infidèle ! Sale basané ! Ou même mieux ! Guesclin, Claquim, Akim ! Tes ancêtres ont envahi les miens ! Les leurs ! et regarde les ! Ils vont se signer avant de charger avec toi ! Leur as-tu dit à quoi tu crois ? Connaissent-ils ton seul Dieu ? Remarque, ils le connaîtront demain ! Leur sang nourrira la bête ! Je suis peut-être un défroqué, je commets des crimes, mais j'aime la vie, j'en connais la valeur. Aucun homme ne suivra ce chien au combat!

Le Comte d'Auxerre : Guesclin, acceptez-vous de nous mener au combat ?

Du Guesclin : A la condition...

Jean de Vienne : Comment osez-vous !

Guillaume de Dormans : Laissez De Vienne.

Du Guesclin : A la condition que vous exécutiez totalement mes ordres et que vous n'en discutiez aucun.

Le narrateur : On entend le martèlement des homes qui reprend : Guesclin ! Guesclin ! Guesclin !

Le Comte d'Auxerre : Guesclin, nous attendons vos ordres.

Du Guesclin : Commencez par rajouter des bannières. Il faut qu'ils nous croient tout de même plus nombreux.

Trombone

Face à face.

Le Narrateur : Attente sous le soleil. Les bannières ne flottent pas au vent. Pas même une brise. Certains chevaliers tombent inanimés sur le sol. Pas un bruit, pas un geste. On apporte de temps en temps des seaux d'eau. Les soldats s'en aspergent.

Premier cavalier : Cela fait six heures que l'on attend. Ils ne monteront pas, ils ne chargeront pas. Laissez nous y aller juste à trois pour les provoquer !

Le Captal : Allez-y !

Trois cavaliers Navarrais chevauchent le long des lignes françaises, invitant à la joute en provoquant.

Premier cavalier : Allez, venez ! Les Français ne veulent plus se battre ! N'ayez pas peur, nous ne sommes que trois !

Deuxième cavalier : Venez ! Allez vous nous laisser longtemps baiser vos femmes ! fils ingrats ! Avez-vous peur de mourir ?

Soldat Navarrais : Regardez-moi ces petites raclures ! France n'a pas mieux pour défendre sa capitale ?

Deuxième cavalier : Allez retrouver vos mères, vous n'avez pas l'âge ! J'ai tellement foutu vos femelles, que je pourrais être votre père !

Premier cavalier : Allez, venez ! Venez tâter le tranchant et le poids de nos épées ! Nous sommes sur vos terres ! Et vous ne venez pas nous contrer ! Faut-il que l'on vienne vous fesser ? Lâches ! Fientes ! Chiurnes !

Le Narrateur : Visages de jeunes Français, silence. Les anglais continuent, haranguent.

Deuxième cavalier : Où qu'il est votre roi ! Il fait dans ses chiottes à Paris tellement la chiasse le prend d'entendre une armée marcher ! Allez lui dire que nous avons son épée, qu'il a laissée aux côtés de son père, à Poitiers !

Dubois : Laisse-moi y aller Bertram ! J'y vais seul Bertram ! Laisse-les moi !

Du Guesclin : Roland Dubois, va ! Il y va seul !

Dubois monte à cheval, cavalcade dans la plaine, dans la poussière.

Dubois chevauche et heurte les trois cavaliers, qu'il fait voler à l'épée avec une rare violence, sang, mutilations.

Soldat Navarrais : Allons-y ! Vengeance ! Vengeance !

Le Captal : Que personne ne bouge ! restez-là !, Ne faites pas ce qu'il veut ! Guesclin veut nous voir en bas ! ne bougez pas !.

Dubois : Cette épée n'aura cesse d'exterminer tout ce qui se nomme Anglais et tous ceux qui se lient à eux ! Allez venez ! nous sommes face à vous, raclures ! Venez ! Faudra-t-il encore que l'on soit de dos pour que vous osiez nous charger ! Anglais ! Les Bretons sont là...

Le Captal : Ne bougez pas ! Que personne ne bouge !

Soldat Navarrais : Il ne chargeront pas.

Le Captal : Ne bougeons pas. La nuit tombe, nous verrons demain.

Dubois : (*à genoux épée à terre*) Merci, merci père de me donner la force, cette force qui t'animait durant cette si belle journée. Je t'ai vu combattre toute cette journée, et tu n'as jamais faibli, jamais posé genoux à terre. Père, donnez-moi votre force !

Le Narrateur : L'écrivain et scénariste Michael Herr nous raconte qu'un jour, Tim Page, l'un des plus grands photographes de guerre, notamment au Vietnam où il fut gravement blessé à la tête par un obus alors qu'il aidait des GI blessés à monter dans un hélicoptère, a déclaré en rigolant :

« La guerre vous fait du bien, on ne peut pas enlever tout attrait à ça. C'est comme de vouloir enlever son attrait au sexe, ou aux Rolling Stones. [...] Quelle idée ! Que c'est drôle ! Enlever son foutu attrait à une foutue guerre ! »

La beuverie bretonne

Le narrateur : Nuit du 15 mai 1364. Plaine de Cocherel.

Nuit. Camp Français, les Bretons rassemblés, tous attablés.

Chanson « Nous sommes les chiens »

Goyon : Boue, sang, sur nos chemins, tenant nos tripes entre mains

Reprise en coeur.

Goyon : Pour oublier maux et chagrins, nous sommes saoul soir au matin

Reprise en coeur.

Goyon : Errant sans landemain, Boutons l'Anglais : Nous sommes des chiens !

Reprise en coeur.

Michault : Qui veut m'épousaille, moi la belle ? J'ai besoin d'un homme, d'un vrai, d'un homme qui saurait me tenir chaud et d'un homme qui soit tout de même beau, toi tu es beau hou ! Quelle belle gueule mon seigneur, et puis toi tu as du

pécule ! Pour ton salut, dis-moi pourquoi tu ne me veux comme femme !

Goyon : Tu excites mes sens belle pisseuse, mais moi Seigneur Goyon de Matignon, par de mon rang, par de mon prestige, mes couilles ont été hypothéquées le jour de ma naissance !

Michault : Toi tu es grand, tu es vigoureux, que tu me mettes je pourrais lécher ton nombril ! Toi tu as de la fortune et je le vois tu n'es pas comme tous ces Bretons ! je le sens à ta queue mon gaillard, tu n'es pas Breton ! emmène-moi loin de là !

Pour ton salut, dis-moi pourquoi tu ne me veux comme femme !

Houssaye : J'ai déjà femme gueuse ! Moi Houssaye, comme sir Goyon, suis grand seigneur, et femme ai déjà épousaille !

Michault : Alors toi, t'as l'air d'un dur, je ne vois aucune âme dans tes yeux, misérable, toi, me veux-tu pour me baiser bestement ! Pour ton salut, dis-moi pourquoi tu ne me veux comme femme !

Coupe Gorge : Je n'ai jamais rien eu, moi Coupe Gorge ! Je n'ai jamais rien eu et ne puis rien donner, rien répandre. Ce que tu me demandes de cracher, je le garde diable ! Je ne répands que le sang. Et celui des autres, il est plus chaud, plus agréable !

Michault : Personne ne voudra me combler ! Les guerriers d'aujourd'hui n'ont-ils plus besoin de petite chatte qui miaule ? A moins que... Encore, un seigneur ! un vrai ! Pas un bucheron... Lomet ! A toi de fonder une famille ! une vraie ! Prends-moi et t'auras une grande et belle descendance !

Pour ton salut, dis-moi pourquoi tu ne me veux comme femme !

Lomet : Je veux bien périr la tête tranchée, je veux bien périr transpercé, je veux bien périr sous les sabots d'un cheval ! Je veux bien périr le soleil dans les yeux, le sang dans ma bouche, mes intestins sur l'herbe ! Mais périr de vérole ! Christ m'en préserve !

Michault : Que vois-je ! Que vois-je là, parmi ces ingrats et ces pourceaux ! Oui toi ! Un héros ! Un vrai ! Un gars ! Un bon gars de notre terre qui sent la mer ! Toi tu es fort, mon lait bouillonne ardemment dans mes lourdes mamelles, sens, touche ! elles aspirent à caresser ton torse velu ! Prends-moi dans tes bras !

Pour ton salut, dis-moi pourquoi tu ne me veux comme femme !

Dubois : Hé ! Michaute la Forestière ! Je t'aime ! T'es belle ! Quand je te vois, j'ai mal de devoir me battre demain ! Je suis Roland Dubois ! Seigneur de Bretagne ! Et chez les Dubois on meurt au combat ! C'est triste. Si triste qu'il faut que cela cesse ! Plus de Dubois alors plus de Dubois mort au combat ! Je me damne et me meurtrie en refusant tes bras ! Ho je souffre mais je le dois !

Rires.

Michaut : Et toi... Ha ! non ! qu'il est laid ! Dieu ! préservez-moi de ça !

Rires.

Errant sans landemain, Boutons l'Anglais : Nous sommes des chiens !

Du Guesclin : Houssaye, je veux que sans bruit tu t'esquives ce soir.

Prends la moitié des gars et rejoins en bouclant par l'arrière, le bois qu'il y a là-bas. Cachez-vous-y. Demain, au fort de la bataille, quand tu verras la bannière de Dubois se dresser, chargez les Navarrais sur leur flanc. Fais leur mal !

Houssaye : C'est comme fait l'ami. Bertram, faisons ce que nous avons toujours fait, faisons de la vie la mort, et la mort nous sera bien plus douce ! Bertram !... Une femme te l'a peut-être jamais dit, mais tu es la plus belle chose qui me soit arrivée dans la vie... Grand vent vers l'enfer l'ami !

Le Narrateur : Camp Français. On entend toujours les Bretons au loin chanter. Les Français sont extrêmement tendus.

Le Comte d'Auxerre : Mais comment diable peuvent-ils être si gais !

Jean de Vienne : Jean, as-tu peur ?

Le Comte d'Auxerre : Nous avons tous peur, sire.

Jean de Vienne : De quoi ?

Le Comte d'Auxerre : De perdre.

Jean de Vienne : Et eux ?

Le Comte d'Auxerre : Ils chantent.

Du Guesclin : Je vais être très clair. Voilà ce que nous allons faire demain. Je commande mes Bretons. Auxerre, vous prendrez le commandement des troupes françaises puisque Cervolle s'est envolé et vous occuperez le flanc droit de la plaine. D'Albret, avec le soutien de De Vienne, vous commanderez Gascons et Bourguignons. À vous le flanc gauche. Ceci étant dit, vous lèverez le camp, demain à l'aube.

Jean de Vienne : Quoi ?!

Le Comte d'Auxerre : Tourner talon ! Jamais entendez-vous !

Du Guesclin : Taisez-vous ! Soit je commande et vous vous exécutez, soit vous menez la bataille.

Jean de Vienne : Nous vous écoutons.

Du Guesclin : Pliez bagages, mais laissez tout sur place. Nous, les Bretons nous les replierons. Nous serons demain vos valets.

Jean de Vienne : Mais !?

Du Guesclin : Ah, une chose, prévenez tous vos hommes. Quand ma bannière se lèvera, faites volte face et chargez. Faites vite. Nous aurons déjà encaissé leur charge. Alors faites vite.

Le Comte d'Auxerre : Vous allez subir leur charge à pied ?

Du Guesclin : Faites ce que je vous dis. Nous ne nous reverrons peut-être plus, mais croyez-moi, la victoire sera vôtre.

Le narrateur : Le lendemain :

Plaine de Cocherel

Le narrateur : Matinée du 16 mai 1364. Il y a De Buch, Jouel, Scott, Sacquenville.

Jouel : Mais ces rats sont en train de fuir !

Le Captal : Diable ! Mais qu'est-ce cela !

Scott : Des putains ! ce ne sont que des putains !

Le Captal : Calmez-vous, calmez-vous ! il ne faut rien faire, pas bouger, pas s'énerver !

Jouel : Des crevards ! Ils fuient ! ils fuient !

Sacquenville : Hommes ! À cheval ! Aux armes !

Jouel : Aux armes ! Nous allons les crever !

Sacquenville : Par leur cul ! on va les perforer ! Par leur cul ! Chevalerie!

Scott : Attendez, cela n'est pas clair !

Le Captal : Ne bougez pas ! Ne bougez pas ! ce doit être un piège... Ne bougez pas !
Jouel ! Revenez ! Jouel !

Trop tard, les imbéciles. Nous n'avons plus qu'à les rejoindre. Scott que tes archers chargent à pied ! Rassemblement ! Rassemblement ! Chargez !!

Le narrateur : Les hommes de Duguesclin à terre, sans arme, font semblant de démonter les tentes et rassembler les affaires. Duguesclin leur crie toujours :

Du Guesclin : Attendez, attendez

Bretons ! Serrez les rangs ! Raccourcissez vos lances ! Et allons chercher ce que nous méritons, que l'enfer pardonne nos manquements. Ce soir il nous le dira lui même !

Bretons ! Que nos sangs libérés de nos chairs se mêlent, que ce ruisseau de morve batarde rappelle à la vie ce que nous lui devons, les excréments de ce qu'elle nous a offert, que la mort nous réunisse vite ! Bretons ! Tue ! Tue !

Bretons : Notre dame Guesclin ! Guesclin ! Tue ! Tue !

Le Narrateur : « Et je me serais si bien battu avec des armes du quinzième siècle. Ces armes étaient des outils, en effet, à peine dissimulés, à peine déguisés, à peine adaptés. Je me serais si bien battu avec ces anciennes armes. C'étaient des outils d'ouvriers et même de paysans, à peine habillés, des bêches, des pelles et des pioches, des piques et des pics, des haches et des crocs, des cognées, des hachettes, des marteaux, des masses d'armes (c'était l'homme d'armes qui était l'enclume, et c'était l'homme d'armes qui était le forgeron). »

Charles Péguy, mort au front, le 5 septembre 1914.

Le Narrateur : Série de passes d'armes ultra violentes. Un Breton contre trois Navarrais, puis un autre contre deux Navarrais. Duguesclin contre quatre. ils avancent, avancent.

Dubois : Bertram ! nous ne tiendrons pas plus que maintenant !

Du Guesclin : Alors meurs !

Michault : Roland, suivez ! Bertram s'enfonce ! Lomet ! Couvre à gauche !

Bretons : Honneur ! Honneur ! Tue ! Tue !

Le Captal : Du Guesclin ! Du Guesclin ! où t'es ! viens fils de chienne ! Viens !

Le narrateur : "... Mille millions d'individus m'ont consacré toute leur activité d'un jour, leur force, leur talent, leur science, leur intelligence, leurs habitudes, leurs sentiments, leur coeur. Et voilà qu'aujourd'hui, j'ai le couteau à la main. Me voici les nerfs tendus, les muscles bandés, prêt à bondir dans la réalité. Je vais braver l'homme, mon semblable. Un singe. À nous deux maintenant. À coup de poing, à coup de couteau. Sans merci, je saute sur mon antagoniste. Je lui porte un coup terrible. La tête est presque décollée. J'ai tué le Boche. J'étais plus vif et plus rapide que lui. Plus direct. J'ai frappé le premier. J'ai le sens de la réalité, moi, poète. J'ai agi. J'ai tué. Comme celui qui veut vivre."

J'ai tué. Blaise Cendrars.

Le Narrateur : Guesclin entouré d'ennemis. Sa hache fracasse armures et boucliers

dans un bruit étourdissant.

Le Breton est durement accroché. Il pisse le sang, entouré de trop nombreux adversaires.

Du Guesclin : Viens ! Viens ! Mort ! Où es-tu ? Où te caches-tu ? Tu n'es pas là ? Viens ! Viens ! T'as peur de moi ?

Dubois : Bretons ! Sur Bertram ! Lomet ! Olivier ! Bodin ! Bertram est accroché ! Bretons ! Protégez votre père !

Le Narrateur : Du Guesclin se débat comme un fou, ivre, sonné, il essaye de repartir de plus belle en avant, ses hommes le retiennent.

Du Guesclin : Maintenant ! Maintenant ! Dubois dresse ta bannière, appelle Houssaye !

Le Narrateur : La bannière de Dubois se dresse...
Et on réentend des galops de chevaux.

Scott : La victoire est presque à nous ! Tenons sire !

Le Captal : Entends-tu ? Qu'est-cela !

Scott : Ce doit être les renforts que nous attendions.

Les français charges par le flanc. Le narrateur les incarne.

Le Captal : Non ! regarde ! Ce sont des Bretons ! Diable ! sur notre flanc ! Serrez les rangs !

Bretons et français : Honneur ! Honneur ! Tue ! Tue !

Le Narrateur : On réentend le bruit fracassant d'un impact de charge. Dubois terrasse et fait prisonnier de Buch après avoir tué Robin Scott. Dans la poussière, les bannières Navarro-Anglaise se couchent.

Tous : Victoire !

Jean de Vienne : Nous avons vaincu ! vaincu !

Du Guesclin : Vous, peut-être. Moi je n'ai encore que perdu. Vous voyez de Vienne,

vous faites la guerre pour gagner. Moi, je fais la guerre pour perdre. On ne fait que perdre lors d'une guerre. On perd tout, du temps, des compagnons, des larmes pour les pleurer. À la fin, au mieux, on n'obtient le droit que de la faire à nouveau pour encore plus dégorger. En guerre, le plus fort est celui qui a tout à donner. Regardez ces soldats Bretons, des anciens paysans, brigands, petits seigneurs, regardez-les ils sont à terre. Pas de destriers pour les batailles, ils combattent comme moi, à mes côtés, à terre comme la piétaille que l'on foule comme le chiendent, mais à chaque charge, ce sont eux le rocher. Ils encaissent sans éclat sans éclat mais sans jamais fuir. La France a plié pendant plus de trente ans. Combien de vos rois, princes et seigneurs sont tombés ? Ils chargeaient plein de fougue et d'envie, ils voulaient prendre des vies. Et on se fout qu'ils aient perdu la leur. Mais en chargeant comme des princes plein de morgue, ils ont fait perdre celle des gens sans armes, des femmes, des enfants, tous ces villages qu'ils devaient protéger. Nous, nous sommes là pour perdre à leur place. Voyez-vous, si vous avez gagné aujourd'hui, c'est parce que ces hommes, les miens, les vôtres ont perdu aujourd'hui. Demain ils marcheront encore à mes côtés, parce que ce qu'ils ont perdu, je l'ai perdu avec eux. Regardez-les De Vienne ! Regardez-les Auxerre ! Les connaissez-vous ? Les morts comme les vivants ? Les connaissez-vous ces petits, ces bâtards, ces moins que rien ? Ian David, Henry David, Gilles Langlois, Eon Dagoureaux, Ian Halebert, Alain de Tregrandeul, Henry Hardouin, Perrot Manguy, Ian Droualen, Ian de Porçon, Guillet Jean, Michault le Forestier, Raoul Jacques, Ian du Bois, Eon Bressel, Guillaume Rougier, Maurice de Ferriers, Robert de Maroeil, Alain de la Motte, Ian de Tremereuc, Ian des Fosses, Hyves Darennes, Ian Taillendier, Bertin de Blois, Ian de Tuel, Manes de Pleguen, Guillaume de Passegant, Guillaume de Hirel, Alain de Goillon, Olivier de Vitré... Je continue ? Les connaissez-vous ? Ceux-la, ceux que vous voyez à terre ou debout, ceux-la le monde entier n'en a cure. Le monde les redoute, le monde les méprise. Vous leur demandez beaucoup. Alors, ayez en cure ! Lomet ! Si tu crèves demain, y a-t-il quelqu'un qui te pleurera ?

Lomet : Point que je sache malgré que je ne sache pas grand chose.

Du Guesclin : Dubois !

Dubois : Bertram, il n'y a que toi qui connaisse seulement mon nom

Du Guesclin : Bon, Il faut prévenir Charles que Paris ne pourra plus tomber. Paris est sauvé.

Du Guesclin : Enguerran !

Hesdin : Bertram ?

Du Guesclin : Tu as l'air d'être le moins blessé. Tu connais les terres de Picardie et de Champagne ?

Enguerran : Dieu que je les connais! J'y suis né !

Du Guesclin : Prends par le Nord, passe le plus loin possible de Paris, mais va le plus vite que tu puisses, ne t'arrête pour rien ni personne, ta vitesse sera ton sauf conduit, va, va vite à Reims, va Enguerran, prend plusieurs montures, tu n'en trouveras guère sur ton chemin.

Jean de Vienne : Dis au roi que la victoire est à nous !

Dubois : Nenni messire, la victoire est à Guesclin

Les Bretons : Guesclin ! Guesclin !

Jean de Vienne : Enguerran de Hesdin, fils de France, dis que la victoire est française ! Qu'elle est nôtre !

Hesdin : Monseigneur, ma langue ne saurait mentir. Ma langue dira ce que mes yeux ont vu. J'étais à terre, ces gens m'ont relevé, ces gens m'ont armé, leurs corps jonchent le sol pour avoir protégé mon avant, pour avoir protégé mon arrière. Ce que nous avons fait aujourd'hui, nous le leur devons, si j'arrive à Reims ce sont eux qui auront chevauché pour moi, ma langue dira au roi leur nom et ne saurait dire autre chose.

Du Guesclin : Ta langue ne dira rien Enguerran, si tu ne pars de suite. En selle, fils ! Prends garde et ne t'arrête point.

Enguerran : Rien, rien, rien, n'arrêtera ma monture, rien ni le vent, ni l'onde , ni la foudre, le soleil plus ardent que le foyer du chaudron. Maintenant que l'espace se soumette, que mes chairs se souviennent des douleurs du froid, de la faim, mes pieds gelés quand j'étais gamin, mes mains bleues de froid. Que mes chairs se souviennent, moi qui n'ai rien à perdre, personne à protéger, personne à chérir, à pleurer, rien, rien, rien n'arrêtera ma monture, rien ni le vent, ni l'onde, ni la foudre, que l'espace se soumette, que mes chairs se souviennent du froid, de la faim, que mes chairs se souviennent que mes chairs se souviennent que mes chairs se souviennent, que mes chairs se souviennent...

Le Narrateur : Les aristocrates et Charles attendent leur entrée dans la cathédrale.

On entend une cloche.

Le sacre

Le Narrateur : Reims, 19 mai 1364.

Auxerre : Sire, il va falloir entrer ! Il est temps !

Enguerran : Sire ! Du Guesclin ! Cocherel !

Hugues Aubriot : Sire ! vous allez être roi et votre royaume est sauf !

Jean de la Rivière : Mon Dieu ! le jour du sacre ! regardez ! c'est de hesdin ! le petit frère de Jean !

Charles : Faites dire à Du Guesclin que je le retrouverai dans quelques jours à Rouen. Allons...

De Vienne : Je ne sais si ce royaume pourra un jour vous rendre ce que vous lui avez donné. Enfin, je veux dire, je veux dire que...

Tant que je vivrai, vous pourrez compter sur moi, Bertrand Duguesclin.

Vous pourrez compter sur la Bourgogne. Et sur les gens de France qui suivent Charles le cinquième.

Nous avons encore tant besoin de vous.

Guesclin : Je suis si fatigué.

La Vie : Donne-moi la main !

Le Narrateur : La femme le frappe d'une gifle d'une violence incroyable.

*Du Guesclin est à terre, le nez en sang, la gueule en sang.
Sonné, il met un temps à se relever.*

Du Guesclin : On dit souvent que toute chose est pour raison précise. La brise tempère la peau séchée par le soleil, la pluie désaltère le monde qui a soif, la nuit qui tombe apaise les esprits et emporte nos paupières, la comptine d'une mère calme l'enfant qui pleure, l'homme beau attire la belle, et la belle attire l'homme heureux, la lune guide les pas dans les nuits noires... Mais moi, moi, pourquoi suis-je venu ? pourquoi suis-je là avec un corps comme ça, à quoi sert un tronc sans sève, quel forgeron fabriquerait une épée pour se tuer avec ? Pourquoi planter une graine en plein désert, sans eau, avec du soleil ? Pourquoi suis-je là avec un corps comme ça, mes oreilles n'avaient-elles droit qu'à entendre râles et pleurs, mes yeux ne devaient-ils voir que ce qui se désole et est désolé»

Le Narrateur : La femme lui redonne une gifle.

Du Guesclin tombe à terre à genoux

La Vie : Vas-y, prends-la ! Prends ma main ! Ce n'est pas difficile, prends-la ! Je te la tends ! vas-y ! je suis la vie ! Tu ne peux pas éternellement refuser ma main ! Je ferai de toi un seigneur, je ferai de toi un roi, tu seras idolâtré comme il se doit, tu auras de la fortune, tu auras du pouvoir et les gens t'aimeront enfin, et les gens t'aimeront enfin vraiment. Prends ma main ! Ne me déçois pas. Je n'ai jamais à faire cela. Je suis la vie. Je suis celle que tous prennent et veulent baiser sans fin... Donne-moi ta main, et je te le jure, tu deviendras une idole incontestée. Réponds-moi ! Réponds-moi ! Qui es-tu pour mépriser ce que tous vénèrent ? Pour qui te prends-tu ? Regarde cette main que tu refuses, regarde cette main, c'est elle qui va te faire tomber, t'anéantir alors prends-la, fais comme tous, lèche la, prends la, aime la, fais tout pour elle, cette main tu lui dois tout, accroche-toi à elle, vas, vas-y accroche-toi, prends la avec tes doigts, prends la dans ta bouche ! Tu méprises la vie, mais moi, veux-je de toi ? Non plus. Sors de là, sors de mon jeu, la mort fera ce qu'elle veut de toi. Moi, je ne te tue pas. Je te reprends ce qui est à moi, ce qui est à moi.

Le Narrateur : Elle le gifle une troisième fois. Du Guesclin s'écroule.

La mort entre sur scène, délicatement le prend dans ses bras et emporte le corps.

Le Narrateur : Bertrand Du Guesclin s'est éteint en 1380, lors du siège de

Chateauneuf Randon, après avoir bu de l'eau glacée.
16 années s'étaient alors écoulées depuis la bataille de Cocherel. 16 années de guerre. Jour après jour, avec une abnégation sans faille de la douleur et de la vie il pacifia 98 pour cent du royaume. La France avait une armée. Avait ? « Avait eu » devrions nous dire. Le jour de sa mort, les hommes de Du Guesclin, aristocrates, paysans, brigands et coquillards repartirent chacun de leur côté. Ils n'avaient pas combattu pour un royaume, ni pour un Roi. Pas même par envie. Ils avaient combattu pour... Mais chacun d'entre vous l'a compris. Quoiqu'il en soit, pendant que son bras frappait, Charles le cinquième s'entoura de poètes, scientifiques, économistes et posa les sévères jalons d'une nation d'esprit. Ces livres, à partir desquels nous avons pu vous raconter cette histoire, ces livres qui chaque jour font que les hommes d'hier nous aident à vivre aujourd'hui, et bien nous les avons parce que Charles le cinquième a fondé la première bibliothèque de France, qui devint quelques siècles plus tard la Bibliothèque Nationale. Tout ça grâce à quoi ? Qu'ont à voir des chiens avec l'esprit ?

Je me suis souvent posé la question, et comprends mieux désormais la vitalité, la violence et l'attention sociale de la phrase de Victor Hugo : " J'ai jeté le vers noble aux chiens noirs de la prose " Voilà ce que Charles V avait osé faire. En 1370, il confia toutes les armées françaises au dogue noir, à Bertrand Du Guesclin, obligeant toute l'aristocratie, même princière, à s'agenouiller devant ce petit Breton qui devint alors le second personnage de l'état...

Il le fit même enterrer en la basilique St Denis, avec les Rois de France où il le rejoindra trois mois plus tard.

Duguesclin s'était dessiné son blason très jeune. Ce blason, cet aigle noir à deux têtes, à deux têtes, sur lesquelles se pose une grande barre de gueule.

Une barre de gueule, cette rayure rouge, cette rature, cette meurtrissure, qui en héraldique, était réservée aux déshérités et aux bâtards.

Du Guesclin :

Par le travers de la gueule
Ramassé dans la boue et la gadoue
Craché, vomi, rejeté-
Je suis le vers, témoin du souffle de mon maître-
Déchet, rebut, ordures,
Comme le diamant, la flamme et le bleu de ciel
Pas pure, pas vierge
Mais baisée dans tous les coins
Baisée enfilée sucée enculée violée
Je suis le vers témoin du souffle de mon maître
Pourrissez vieille chair vieux os
Par le travers de la gueule

Et que ça casse les dents et que ça fasse saigner les gencives
Je suis le vers témoin du souffle de mon maître
L'eau coule avec son absurde chant de colibris
De rossignol et d'alcool brûlant dans une casserole
Coule le long de mon corps
Un champignon pourrit au coin de la forêt ténébreuse dans laquelle s'égare et
patauge pieds
nus une femme du tonnerre de dieu
Ça pourrit dur au pied des chênes
Et ça souffle encore plus dur au sommet
Nids secoués et les fameux colibris de tout à l'heure
Précipités
Rossignols époumonés
Feuillage des forêts immenses et palpitantes
Souillé et froissé comme du papier à chiottes
Parle saigne et crève
Dents brisées reins fêlés, artères nouées
Coeur de rien
Tandis que le fleuve coule roule et saoule
gagne la mer
Écume roule et s'use
Sur le sable et le corail
J'entrerai dans tes vagues
À la suite du fleuve épuisé
Gare à tes flottes !
Gare à tes coraux, à ton sable, à ton sel à tes festins
Sorti des murailles à mots de passe
Par le travers des gueules
Par le travers des dents
Beau temps
Pour les hommes dignes de ce nom
Beau temps pour les fleuves et les arbres
Beau temps pour la mer
Restent l'écume et la boue
Et la joie de vivre
Et une main dans la mienne
Et la joie de vivre
Je suis le vers témoin du souffle de mon maître.

Extraits de Robert Desnos, mort au camp de Terezin, 1945

Fin